N 6 - 2e Année MENSUEL 21 Février 1943



POUR UNE JEUNE CHEVALERIE

DIRECTION-RÉDACTION, 10, Rue Lebouteux, PARIS (XVIIe)

Le 23 Janvier 1943

LE COMTE MONCHARVILLE

Collaborateur de "VAINCRE" a rendu son dernier souffle

Je me reprocherais de ne pas adresser ici un souvenir ému et reconnaissant à cette grande et belle figure que fut Maurice MONCHARVILLE, professeur honoraire à la Faculté de Droit de Strasbourg, plus qu'un collaborateur, un ami. Et pourtant je ne saurais rien dire que ne connaissent tous ceux qui l'ont fréquenté, soit en personne, soit dans ses œuvres. Savant prestigieux, sa réputation brillait jusqu'aux quatre points cardinaux de l'horizon et elle n'est pas près de pâlir car on ne connaît encore qu'une infime part de sa science.

A ce point de vue je ne puis oublier l'admiration avec laquelle je l'ai entendu glorifier tant dans des milieux initiatiques, de la Faculté ou mondains.

Quant à l'homme, dès l'abord il s'en dégageait une impression, toujours confirmée par la suite, de bienveillance et de bonté qui, du reste, n'excluaient en rien, le cas échéant, de sévères jugements justifiés. Combien nombreux sont ceux qui, en outre, ont goûté le simple, pétillant et intelligent accueil dispensé aux jeunes des facultés.

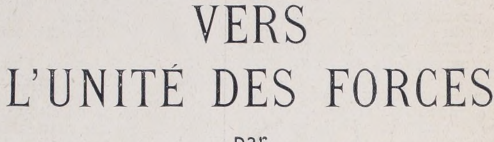
Le Comte MONCHARVILLE

Nul ne m'en voudra d'évoquer un détail caractéristique de l'homme se rapportant à sa vie intense :

« Pendant mes études de licence en droit, à la Faculté de droit de Grenoble — me contait-il — *un de nos professeurs nous infligeait des cours exceptionnellement longs d'une heure et demie, cours de réelle valeur, mais ne faisant grâce d'aucun détail et débités d'un ton monotone, mou et triste. Agacé par ce manque de vie et tout ce qui me semblait inutile, il m'arrivait souvent de déposer la plume et de cesser d'écouter l'exposé de la réponse à la seconde objection au quatrième système, pour porter ma pensée vers la lumière d'Orient. »*

Fruit de ce labeur acharné, après avoir parcouru l'univers, dans les derniers temps de sa vie, sont surgies des œuvres telles : *Le Japon d'outremer*, 1931; *Pages africaines et asiatiques*, 1938; *Au fil des ans et des latitudes*, 1939; *Evocations européennes et orientales*, 1941.

(Suite page 2)



VERS L'UNITÉ DES FORCES

par

Pierre PLANTARD

CRISE DE CROYANCE

Dans les heures troubles que nous vivons, et pour apaiser l'anxiété humaine qui croît et se répand comme un océan livide, il est vain de chercher seulement le repos dans des échafaudages économique, ou politiques, ou sociaux.

Ni les textes, ni les plans, ni les théories, ne rendront, à eux seuls, la sécurité au vieux monde tourmenté; car le malaise occidental est d'abord une crise de croyance.

Durant des années, on a voulu s'édifier sur un système orgueilleux, qui magnifiait l'Homme, la Raison Humaine, l'Esprit Humain.

Le matérialisme est devenu la doctrine officielle de notre temps; il a mis la politique tout entière, l'administration, la science, l'enseignement, la vie individuelle et collective au service de la recherche des intérêts et des richesses, et au service des sensations.

Les fins supérieures de l'humanité, les sentiments généreux, les actes désintéressés par où surgit la lueur que tout homme porte en soi, tout ce qui ennoblit l'homme et l'élève au-dessus de lui-même et de ses médiocres tendances, ont cédé devant le Culte de la Raison, le Dogme de la Science, la Religion de l'Intelligence et quelques autres majuscules.

C'était l'époque où un savant, peut-être officiellement illustre, disait en ricanant : *« L'âme? je ne l'ai jamais trouvée sous mon scalpel! »*

C'était le temps où Viviani proclamait : *« Dans un geste magnifique, nous avons arraché du ciel* **l'étoile** *qui ne se rallumera plus. »* Et il était salué par le fracas des acclamations et des trépignements.



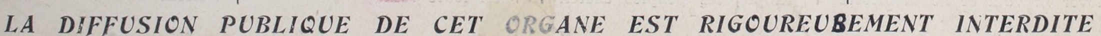
Pierre PLANTARD

Dans son délire vaniteux, l'homme a voulu substituer son intelligence à toutes les croyances; il s'est moqué des vérités éternelles, leur a crié son défi et sa haine.

LUGUBRE BILAN

L'effet de ce matérialisme preudo-scientifique, nous l'avons là, étalé devant nos regards angoissés soudain : les

(Suite page 2)



LA DIFFUSION PUBLIQUE DE CET ORGANE EST RIGOUREUSEMENT INTERDITE

LE COMTE MONCHARVILLE

Suite de la première page

puis en fin de préparations un volume absolument sensationnel au point de vue ésotérique, *la révélation la plus fabuleuse provenant de ses découvertes personnelles : Les Mystères de l'Inde.*

Voilà, en quelques traits, l'homme qui collabora avec moi de 1938 à 1943, à la propagation d'un idéal nouveau, d'une doctrine pure, travaillant sans relâche pour la cause de la solidarité universelle.

Que pourrais-je ajouter d'autres, sinon donner à méditer les belles paroles d'une de ses conférences faites à la Société de Géographie de Lille, le jeudi 17 novembre 1904, intitulée : *A l'Est du Jourdain :*

« Croyez-moi, vous constaterez combien elle est saine, combien elle est salutaire pour le corps, pour l'âme, pour l'esprit, cette doctrine, si lointaine de nos agitations, de nos luttes quotidiennes. Insensiblement elle vous éloigne d'une conception trop étroite des choses, elle vous inclinera vers ces idées de solidarité, de bienveillance dont vous aurez visité le berceau comme prélude aux chevauchées plus lointaines. Vous sentirez en quelque sorte s'opérer une mise au point de votre jugement et ainsi serez-vous convaincus, si ce n'est déjà fait, qu'on peut être fier, malgré tout, d'appartenir à notre beau et bon pays de France. »

PIERRE DE FRANCE.

VERS L'UNITÉ DES FORCES

Suite de la première page

esprits paralysés, les cœurs fermés, les égoïsmes indurés, la justice douteuse, les enthousiasmes châtiés, la race abâtardie, la médiocrité souveraine.

Quoi encore? Voici : l'intrigue victorieuse du talent, la corruption à tous les degrés de toutes les hiérarchies, le nivellement des consciences au rang des appétits, la fierté monnayée en génuflexions, le courage suspect, l'indépendance louche, la calomnie triomphante, Basile roi, l'hypocrisie vertu cardinale.

Est-ce tout? non pas : la France hébétée, amollie, dévertébrée derrière sa presse et sa radio; le peuple transformé en troupeau; les meneurs, c'est-à-dire les profiteurs de haine, transfigurés en apôtres; le primaire, l'acéphale, le pédant mettant le bonnet d'âne à la pensée; la foi sous l'éteignoir laïque et obligatoire; l'impuissance érigée en système de gouvernement; la paralysie devenue règle d'action, la lâcheté baptisée adresse, le mensonge et la trahison devenus institution nationale.

NOS DEVOIRS

Devant le lugubre bilan de ce matérialisme — dont les maîtres ont encore l'audace d'élever la voix et de manifester une existence qui ne devrait être consacrée qu'à l'expiation — c'est notre tâche à nous de rassembler les ruines et de bâtir l'Europe nouvelle.

Il ne suffit plus aujourd'hui de satisfaire les appétits ou les désirs; le temps des organisations, des groupements, des associations qui s'agglomèrent pour « faire valoir leurs revendications », comme on dit, pour réclamer des avantages, des améliorations, des pourcentages, ce temps-là, je le dis tout net, est passé.

Sous un gouvernement digne de sa tâche, les droits légitimes de chacun seront satisfaits justement, dans les limites des droits voisins, et des intérêts supérieurs de l'Etat.

La cohorte des ordres mendiants, volontiers transformés en cohortes d'assaut, sera donc sans objet.

En même temps, l'heure est passée où l'on promet de contenter les intérêts de telle ou telle catégorie de citoyens, pour devenir ainsi le mandataire servile, mais satisfait, de leurs fringales impatientes.

Je pense qu'il convient de répudier ces mœurs mortelles pour la vertu d'une race.

Il est temps de cesser les promesses, et de parler des devoirs. *Car chacun porte la responsabilité de son pays.*

La grandeur de la France est faite par sa somme des efforts de chacun : là est l'idéal qu'il faut garder en soi, qu'il faut chérir et qu'il faut servir.

RENDRE A LA FRANCE UNE FOI ET UNE MYSTIQUE

Le Français, égoïste et léger, est capable d'efforts prodigieux; mais il est intolérant aux disciplines moroses des efforts quotidiens.

Prompt à s'émouvoir et à se dresser, il retourne à son indolence quiète avec autant d'empressement qu'il avait manifesté d'enthousiasme.

Or, nous avons besoin de ténacité autant que d'exaltation.

Et pour qu'un effort dure, pour qu'il se prolonge dans les obscures victoires des humbles renoncements jusqu'aux éclatantes apogées, il faut qu'il soit nourri, soutenu, vivifié par cette force triomphante et pure qui s'appelle l'Idéal.

Pour lui, les fardeaux deviennent légers, les sacrifices sont des échelons, les gênes et les misères sont des parures; une croix devient un trophée, une couronne de chêne devient une auréole.

Il faut donc rendre à la France une foi et une mystique; car — et Renan l'a dit : *« La mystique est la part de l'idéal dans la vie humaine. »*

L'HEURE DU CIEL

Les temps mêmes que nous vivons prescrivent ce retour à la vie spirituelle, qui fut méprisée pour servir des doctrines prétentieuses d'hégémonie mondiale, ou pour aider les propagandes meurtrières de la barbarie.

Aux instants d'angoisse et de panique, les peuples cherchent une foi à quoi rattacher leurs esprits égarés.

Dans la tempête, les hommes les plus endurcis, amarrés au pied du mât rompu où claquent les voiles en lambeaux, retrouvent, avec les gestes de prières, les mots qu'il croyaient oubliés, et qui, soudain, remontent à leurs lèvres du plus profond de leur passé.

De même l'Humanité, chancelant aujourd'hui au bord des catastrophes, fouille le ciel du regard, et maudit ceux qui l'ont dévasté, et vidé.

Il est une heure où les facultés humaines ne sont plus à la taille des événements; l'esprit humain, dépassé par le jeu des forces lointaines, qui le dominent, abdique enfin ses vanités.

Et l'homme, jouet fragile du Cosmos, brise son orgueil sur son genou, comme une épée inutile.

Des puissances mystérieuses sont désormais en mouvement et si vous ignorez qui les mène, et quelle volonté les conduit, vous sentez bien tous qu'au-dessus des chétifs efforts, où se consume encore votre faible vigueur, des courants impérieux se prennent, et vous emportent.

L'univers tout entier bouillonne d'un immense chaos; des trônes, des continents, des peuples, des gloires vont sombrer; d'autres surgiront.

Et la folie sanglante qui habite le monde semble mue par une implacable fatalité : la Mort aiguise sa faux et ricane déjà dans l'ombre des tombeaux.

L'homme tend alors son visage et ses bras vers en haut, et implore un refuge; ainsi, l'enfant effrayé oublie sa jeune arrogance, et court s'abriter près de sa mère.

BARRAGE CONTRE LES FORCES NOIRES

Il faut d'abord appeler au ralliement les forces psychiques qui sont éparses et qui doivent s'unir.

Des puissances mauvaises rôdent autour du monde : ce sont les forces de destruction les forces d'en bas, dont la sauvagerie présente n'est qu'un aspect.

Si leur menace se réalise, la civilisation occidentale toute entière sombrera dans le néant. *La France disparaîtra.*

Le monde, durant des années et des dizaines d'années, se débattra dans la barbarie, dans la boue et dans le sang.

Contre cette coalition des puissances inférieures, il faut organiser le barrage des forces seines, des forces justes, des forces claires.

Ce barrage ne sera pas l'œuvre de traités, plus vite démentis que signés.

Il ne sera pas l'effet de combinaisons économiques, qui peuvent seulement aider notre combat.

NOS MORTS SONT A NOS COTES

Il doit rassembler d'abord les âmes éparses de nos morts, qui vivent à nos côtés, parmi nous, qui nous guident, et qui nous inspirent, si nous savons écouter leurs voix.

Si nous songions davantage à ces présences, nous éviterions bien des fautes et bien des crimes!

Mais la voix des disparus, des plus illustres comme des plus humbles, n'est ni impérieuse ni sonore, comme celles des ministres aux desserts des banquets!

Et, pour l'entendre, il faut savoir l'écouter.

Quelle force est là, auprès de nous, fidèle, généreuse et clairvoyante!

Appelons-la, gardons-la, et veillons sur elle de toutes nos forces de vivants.

LES FORCES SAINES

Et puis, il faut unir toutes les bonnes volontés qui croient encore au Bien, au Beau, au Juste, au Noble, au Pur.

Il en est partout, car le bon vent souffle partout.

Les forces spirituelles disent à l'homme de détacher la tête de ce limon où il demeure, sont bienfaisantes et salutaires.

Le Spiritualisme apaise et unit; la politique, elle, irrite et divise.

L'un prescrit l'effort, l'autre prône l'intérêt.

L'un demande la probité, le scrupule, la conscience; l'autre conseille l'intrigue, l'hypocrisie et la trahison.

Le Spiritualisme ne doit que prêcher la concorde et la sérénité, la politique confie toujours à la haine et au combat.

Ainsi, dégagés de la politique, de ses trafics et de ses bassesses, le Spiritualisme doit être réhabilité et magnifié, il doit englober toutes les forces saines d'Occident et les cultes divers par où s'exprime ce besoin de croire, aussi naturel à l'homme que la faim.

Hors même de ces cultes, le spiritualisme qui, depuis des milliers d'années a apaisé l'inquiétude humaine, hors de ces liturgies successives, ou différentes, ou concurrentes, qui ont voulu expliquer aux hommes l'Etre suprême, il est certains esprits qui, de bonne foi, ont appliqué leur sincérité à l'examen des problèmes éternels et, à tâtons, comme de simples mortels, ont cherché une voie vers la vérité, et vers un idéal de Justice et de Solidarité.

La Franc-Maçonnerie, elle-même, n'a pas toujours été un syndicat d'assistance mutuelle pour la conquête et la répartition d'avantages, de postes et de prébendes.

Elle n'a pas toujours été une coopérative d'appétits, ni une amicale de placement.

Mais elle a comporté, et elle comporte encore, des esprits nobles et désintéressés qui lui apportent une croyance.

Ceux-là, éloignés des religions et des cultes rituels, et plus proches de Descartes que de l'Evangile, préfèrent appliquer aux problèmes supérieurs des méthodes de critique et de logique purement humaines, plutôt que la docilité des croyances acceptées.

Eux aussi, ils représentent une force saine : **il faut l'employer dans la coalition du Bien.**

Il existe aussi des êtres de conviction spiritualiste, orientés vers la recherche de l'amélioration, du perfectionnement humains, gardiens de religions particulières, indépendant des cultes et des dogmes consacrés.

Ceux-là recherchent la culture psychique, le développement de la conscience, de la volonté, l'entraînement de l'intelligence et la propreté mentale.

Il s'agit de véritables religions ésotériques, car elles ont leurs pratiques, leurs règles et leurs initiés.

Ce sont également des facteurs puissants et précieux pour édifier le barrage salutaire qui prévaudra contre les subversions menaçantes.

APPEL A TOUS

Car il faut faire appel à tous ceux qui croient à l'existence dans l'homme de quelque chose de plus grand que l'homme, dont le nom varie avec les âges et avec les civilisations, mais qui demeure, qui attire l'homme, qui l'entraîne à sortir de lui-même, qui le dépasse et qui le grandit.

C'est cet instinct profond et grand qui a fait les Croisades, qui a animé Jeanne d'Arc, qui soutient nos officiers aux confins des déserts, qui inspire le savant dans son laboratoire, l'artiste maniant son archet, le poète à sa table, et tous ceux qui, par delà l'écorce terrestre, poursuivent une parcelle de l'étincelle sacrée.

Toutes ces forces doivent collaborer et, là où elles exercent leur action, elles doivent poursuivre une tâche commune et salubre.

Il s'agit d'abord de barrer la route aux grandes hérésies de notre temps : ce sont les faux dogmes sur lesquels furent édifiées des pyramides d'erreurs, en attendant d'y bâtir des charniers.

Il faut les dénoncer et les détruire : la lutte des classes, la force comme origine du droit, la méconnaissance de la famille, de la femme et du foyer, l'asservissement de la personne humaine au travail, la déification des masses, le mépris de l'intelligence, l'hégémonie de l'argent, et d'autres encore.

Toutes les mystiques occidentales et orientales, toutes les valeurs spiritualistes, quels que soient leurs noms et leurs étiquettes, doivent d'abord se rassembler contre la décomposition morale **et contre la menace révolutionnaire qui, déjà, entoure le monde d'une brume sanglante, où se troublent les yeux et s'égarent les pas.**

Puis, après le recul de l'attaque, et retroussant nos manches, nous entamerons, de tout notre cœur confiant, le travail de construction d'un monde neuf, qui est la tâche par quoi l'ère nouvelle est marquée.

PIERRE PLANTARD

SOLIDARITÉ

par

Auguste BRISIEUX

Solidarité dans le rôle social de l'or?

Question de la plus haute importance et que l'on rencontre dès que l'on aborde la question sociale, car la différence entre les classes de la société vient surtout des différences de fortune.

Que de gens, en effet, n'ont eu pour être riches qu'à se donner la peine de naître! Or leur seule naissance leur confère ce qu'on appelle un « rang », c'est-à-dire un échelon social.

C'est une faiblesse pour la société que d'appuyer la classification de ses membres sur la seule différence des fortunes, *toute société devant tendre à une mise en valeur des supériorités morales et intellectuelles.* A coup sûr, il ne s'agit pas de viser à un nivellement utopiste ou à une étatisation de tous les biens. Le droit de propriété individuelle et familiale est, lui aussi, l'une des assises d'un bon ordre social.

Mais, comme le dit Pie XI : *« Les trop grandes différences de fortune dans une société sont une anomalie et un mal. Elles nuisent aussi bien aux trop riches qu'aux trop pauvres et indirectement à ceux qui sont entre les deux à cause de l'atmosphère fâcheuse qu'elles font régner dans la société. »*

Reprenons ces trois aspects de la question.

1° Les trop grandes fortunes sont un danger pour les riches. C'est la plus pure doctrine de l'Evangile : « *Malheur aux riches!...* » Pourquoi? parce que la richesse tue l'idée-maîtresse du travail, de la solidarité, du renoncement et du sacrifice.

Vous me direz : « *les riches peuvent avoir l'esprit de pauvreté!* » Oui, mais ils respirent sans cesse une atmosphère qui est en contradiction avec cet esprit. Leur confort leur prêche la jouissance; et leurs possibilités financières leur proposent toutes les tentations. Que de fois ces effondrements de vertu sont allés jusqu'à l'irréparable, il nous est arrivé de dire d'un homme : « *Encore un pour qui la richesse a été fatale!* »

Que de femmes, aussi, qui, moins riches, seraient moins dépensières, m o i n s oisives, moin coquettes, moins frivoles!

2° **Les fortunes excessives sont un danger pour les pauvres, elles provoquent, en effet, l'envie, la jalousie, tout cela excité par l'orgueil et l'arrogance des riches.**

De ce spectacle jaillit la haine; or la haine, un jour ou l'autre, réclame son dû, et la haine est toujours destructrice, c'est l'avant-coureur de l'anarchie.

De plus, elles sont la cause d'un fléau social immense : le capitalisme, c'est-à-dire le matérialisme. Elles nuisent à l'accession de tous à des places dues à leur mérite et non au capital.

Que devient le citoyen intelligent, mais pauvre, dans une société où la prime est à la finance, sans que l'on tienne compte de la valeur morale et intellectuelle des tenanciers de la finance? **Et que devient une société où le prestige des chefs n'est fait que de leur coffre-fort et prétend ne tenir aucun compte des désordres moraux et de l'incompétence.**

3° Les classes moyennes en souffrent aussi, tiraillées entre deux excès.

Elles sont les mieux placées pour observer le désordre dans son ensemble et, de ce fait, en souffrir davantage.

J'en ai connu dont le cœur était ulcéré d'être tenaillées dans le dilemme suivant : ou bien elles font, objectivement, aux riches les remarques qui s'imposent; et ceux-ci leur tournent le dos en les traitant d'utopistes, de rêveurs, de personnages dangereux; ou bien ils s'adressent aux pauvres pour tempérer leur haine, très explicable sinon juste, et ceux-ci leur répondent non sans raison : « *Pourquoi cherchez-vous toujours en bas les causes des révolutions?* **En réalité, elles sont en haut. Prêchez d'abord aux accapareurs; mais ils ne vous écoutent pas. Pourquoi vous écouterions-nous, nous qui sommes les victimes? Commencez par abattre les vrais coupables...** »

Il faut avoir connu, dans son cœur de chef, la douleur que soulève pareil raisonnement pour comprendre la vérité et la profondeur de l'observation exprimée par le pape Pie XI.

En pratique, que faire?

1° Mépriser l'or pour lui-même. Il vaut ce que l'on en fait : si vous faites du bien grâce à lui, il est bon; si vous en faites du mal, il est mauvais : il eût infiniment mieux valu que vous ne l'eussiez pas possédé.

2° L'on ne s'enrichit vraiment qu'en donnant. *Qu'est-ce, en effet, que s'enrichir?* **Dans le sens chrétien du mot, s'enrichir c'est augmenter sa propre valeur. Or, comme on se donne à soi-même quand on donne aux autres!**

3° Considérons les enseignements de l'histoire : à part les saints qui ont mis au premier rang de leurs soucis, celui du détachement total. Jamais ils n'en ont été attristés. L'esprit spiritualiste, par exemple, a appuyé son incomparable gaîté d'âme et sa sérénité d'humeur sur un détachement total de l'argent.

4° Se garder strictement de pactiser avec les appréciations m o n d a i n e s, si menteuses. « *Monsieur Untel? Oh! un homme remarquable :* **grosse fortune!** » Non, il n'est pas remarquable à cause de sa « *grosse fortune* »; **il est remarqué, et c'est tout.** Celui qui écrit ces lignes a connu des gens de toutes classes; que de fois il a pensé : *misérables, mais c'est vous qui avez choisi* **la présente vie, pour vous permettre d'évoluer plus vite vers les cimes,** *à ce moment vous connaissiez votre route et vous ne teniez aucun compte des différences sociales.* »

L'intelligence ou l'imbécillité sont réparties dans toutes les classes. Toutes les pauvretés et toutes les richesses ne vont pas de pair, et la richesse de cœur n'est pas liée à celle du portefeuille; *on peut réciproquement affirmer de même pour la pauvreté.*

5° De plus, voici bien la vraie *solidarité*, l'amour du Prochain, « *aimons-nous les uns les autres* »; riches, regardez votre responsabilité, prenez garde à votre aveuglement.

6° Concluons en nous répétant que rien ne nous appartient, tout nous est prêté? Plus l'outillage mis à notre disposition est riche, plus le chef-d'œuvre qui en sortira doit être beau. Un jour on meurt : c'est inévitable; or l'on meurt toujour pauvre d'or. « *Comme c'est pauvre, un mort!* » disait Barrès devant le corps d'un nabab de la finance.

Et le vieil Evangile garde, une fois de plus, le dernier mot : « *Faites-vous des trésors.* » **« Et les trésors de la terre n'ont ni explication, ni utilisation que s'ils préparent ces t r é s o r s - l à : solidarité et amour du prochain. »**

DISCIPLINE et SACRIFICE

dernier article

du Comte MONCHARVILLE

En adoptant discipline et sacrifice pour thème de méditation, c'est au sort du pays entier que nous nous unissons. Notre tâche, c'est de regarder en face le problème moral par excellence qui se pose à la France d'aujourd'hui.

Elle n'était pas préparée à le résoudre. Contre l'idée de discipline, et contre celle de sacrifice, l'ambiance d'un monde déspiritualisé avait multiplié les résistances.

Celle d'abord de notre orgueil : n'était-il pas porté à voir dans la discipline, dans le sacrifice, une diminution de l'homme, une atteinte à son droit de vivre sa vie, une mutilation que seul, ajoutait-on parfois, l'esprit juif avait pu avoir l'idée de glorifier?

Surtout, le sacrifice répugnait à notre matérialisme. Au lieu de l'effort, nous nous étions habitués au confort. Nous le réclamions comme un droit.

Et ici, cette exigence s'accordait avec une mystique de revendications sociales, passionnément tendues vers de nouvelles jouissances, revendications exacerbées parfois par la conception égoïste de l'ordre social où se retranchaient certains hommes qui, tout à l'opposé, considéraient parfois ces jouissances comme leur privilège normal.

Les nécessités et les évidences de la guerre ont commencé à *vaincre* ces résistances. *Car voici maintenant, pour la France, l'heure cruciale de revêtir, sous peine de mort, les disciplines nécessaires et d'accepter les grands sacrifices.*

Sans doute, l'emprise de siècles de tradition y doit-elle aider et, avec elle, une certaine tenue morale que le corps enseignant avait en général maintenue dans la jeunesse. Car la discipline, le sacrifice ont un support naturel humain, avant de se magnifier dans le spiritualisme.

Discipline et sacrifice : le seul rapprochement de ces mots implique une gradation ascendante. C'est de la discipline qu'on part pour se hausser jusqu'au sacrifice. Essayons donc, mes amis, en hommes que nous sommes, de méditer ensemble cette ascension.

La discipline, notre point de départ, n'est qu'un aspect de l'ordre social. Il y a un ordre dans la famille comme dans la profession; il y a un ordre à l'école comme dans l'Etat. L'homme ne se développe que dans l'ordre dont il reçoit deux bienfaits essentiels. Le premier, c'est la sécurité, qui lui permet de vaquer à ses tâches le cœur libre, sachant que l'ordre assure sa protection. Le second est l'amélioration et la multiplication des fruits de son activité, car c'est l'ordre social qui coordonne, dans la division de leurs tâches, les activités des membres de la société, et rend ainsi chaque tâche mieux remplie et plus productive.

Or cet ordre, si nécessaire au développement humain, ne s'établit pas de lui-même. La juxtaposition des fantaisies et des passions de chacun ne composerait pas un ordre, mais une anarchie, dont tous seraient les victimes. Pour créer l'ordre, *il faut une autorité ordonnatrice.* Pour que cet ordre soit respecté, il faut une discipline, pliant sous cette autorité les fantaisies individuelles. Et cela suffit à faire de la discipline une loi de l'être humain.

Ne méconnaissons pas d'ailleurs jusque dans l'ordre ainsi établi notre lourde part d'infirmité. **Car toute autorité est, en ce monde, représentée par des hommes, êtres imparfaits et faillibles.** L'ordre modelé par eux porte l'empreinte de leurs misères. Pourtant, ces hommes doivent être obéis, du moment que leur autorité n'est pas usurpée. Même avec ses défauts, un ordre imparfait vaut mieux que le désordre; une autorité médiocre est préférable à l'anarchie. *La discipline n'est pas due parce que celui qui commande est infaillible, mais parce qu'un ordre est un climat nécessaire à l'homme.*

Que serait une classe sans discipline, un pays ou personne n'obéirait à la loi, une armée où chaque soldat agirait à sa guise? A plus forte raison, nous-mêmes avons besoin de discipline; il faut une autorité pour élever notre fraternité « *au-dessus de la pagaye présente* ».

Le discours des défenseurs de l'ordre qui ont l'autorité, quelque déplaisant qu'il paraisse parfois à notre sensibilité, est donc rigoureusement vrai. Seulement, ne souffrons pas qu'il reste incomplet. La discipline, en effet, n'est pas une fin, mais un moyen. Comme l'écrit Jacques Chevalier, dans *Cadences :* « *La soumission et l'obéissance ne sont pas bonnes comme telles, elles ne se justifient que par leur fin... Un chef, quel qu'il soit, ne doit jamais oublier qu'il commande à des hommes libres, non à des esclaves.* » L'ordre social ne se fonde que sur le bien commun de ses membres.

Pour rester humaine, une discipline ne saurait donc être automatique. Elle doit s'orienter, à la fois chez le subordonné et chez le chef, sur la dignité et la liberté humaines. Mais c'est en lui-même que le subordonné, comme le chef, doit se donner cette orientation. Il importe que le subordonné n'ait pas les yeux sur les devoirs du chef, mais sur les siens : que le chef soit encore plus attentif à ses propres obligations qu'à celles de ses subordonnés. Combien ici les discours, voire les sermons, se trompent souvent d'adresse! Il est si facile de flatter une classe en soulignant devant elle les devoirs que ne remplissent pas les autres! On trouve tant d'écho à faire, devant le subordonné, le procès du gouvernant, du maître, du chef, tandis que l'oreille de ceux-ci se fait facilement complaisante quand on souligne combien, dans les temps ingrats que nous vivons, la tâche du maître, du chef, du gouvernant est entravée par l'esprit d'indiscipline des subordonnés! Eh bien, c'est le contraire qu'il faut faire. *Aux chefs, il faut parler de leurs devoirs de chefs, aux subordonnés, de leurs devoirs de discipline.* C'est sur lui-même que tout homme doit porter son examen de conscience. Et il faut bien comprendre que les devoirs du chef existent, quels que soient les défauts du subordonné, et que les devoirs du subordonné demeurent, quelle que soit l'imperfection du chef. Remarque fondamentale qui vaut singulièrement pour nous, à la fois maîtres dans nos et subordonnés dans notre Ordre.

C'est donc après ce nécessaire exorde que j'affirmerai que, chez le subordonné, la discipline, étant humaine, n'élimine pas l'intelligence; au contraire, elle doit être intelligente : elle doit collaborer : *Le subordonné garde son initiative, et même son esprit critique, pour aider l'autorité, en la respectant.* Subordonnés que nous sommes, nous n'en collaborons pas moins au bien-être de l'Ordre par nos initiatives et nos critiques, quand elles sont à la fois constructives et respectueuses — comme chacun des nôtres peut collaborer par ses initiatives au bien de l'ordre — mais comprenons, en revanche, pour nous comme pour les nôtres, que la discipline exclut la critique stérile, celle si chère à trop de Français, qui mine en pure perte une autorité dont on ne veut voir que l'imperfection. La discipline bannit l'opposition goguenarde du membre, comme la *rouspétance* ou le chahut de l'aspirant.

Après l'examen de conscience du subordonné, nous ferons, en nous, avec la même liberté, celui du maître. Notre autorité ne saurait être en effet l'expression du bon plaisir ou de l'intérêt, mais une fonction sociale. Comme il est navrant que, par la déformation de nos esprits et de nos habitudes, le mot de Maître ait fini par revêtir, aux yeux du public, un sens péjoratif! N'est-ce pas la preuve que nous nous comportons un peu comme si le service, avec l'autorité qu'il nous délègue, était fait pour le Maître, et non le Maître pour le service? La fonction du Maître, c'est pourtant une si belle chose! Et si grande, quand elle est exercée pour le bien commun avec l'oubli de soi et l'amour des subordonnés qu'elle commande!

Et qui donc, comprenant ainsi la discipline, soit chez le chef, soit chez le subordonné, songerait encore à nier qu'elle accroisse la valeur de l'homme, même en tant qu'individu? Il y a dans l'homme une plante que la discipline émonde, un animal qu'elle dresse. L'émonder, le dresser, c'est le rendre plus parfait, plus grand. Les pages de Psichari dans le *Voyage du Centurion* ont marqué quelle formatrice d'hommes peut être la discipline militaire. Et, pour les plus jeunes, est-ce que toute la formation scoute ne repose pas sur l'admirable accord d'une discipline rigoureuse et du développement des initiatives et des responsabilités?

Ainsi, quand nous exigerons la discipline au nom de l'ordre, notre vue est courte si nous ne voyons d'abord en elle qu'une abstraction froide, et dans l'ordre social qu'une chose inerte. *Derrière cette froideur et cette inertie se découvrent des plans humains supérieurs, nobles raisons finales de la discipline.*

A partir de là, la discipline s'anime, s'éclaire; ce n'est pas une simple soumission, c'est un don volontaire, souvent douloureux, que l'homme fait d'une part de sa liberté pour se grandir lui-même et servir ses frères.

Tel est le passage de la discipline au sacrifirce, celui de la matièe à l'esprit.

Tel que, le sacrifice nous apparaît donc en ce point de notre ascension, il est fait de trois éléments : l'idéal qui le justifie, la douleur qui le constitue, enfin l'offrande volontaire faite, avec amour, de cette douleur pour cet idéal.

L'idéal est la raison de tout sacrifice. A l'origine du mot sacrifice, il y a le caractère sacré d'une fin qui dépasse l'homme. Tout sacrifice était jadis religieux : *on l'offrait aux dieux.* Si le sens du mot s'est étendu, il n'a pas perdu son orientation vers en haut. Et la valeur finale du sacrifice dépendra de celle de l'idéal servi. Et il faut bien marquer, si douloureux qu'il soit pour notre fraternité humaine, le principe ainsi posé : tous les sacrifices ne sont pas intrinsèquement bons. Il arrive qu'un homme se sacrifie à une mauvaise cause et s'y sacrifie généreusement. C'est la plus terrible faillite que celle qui conduit au mal des générosités faites pour le bien. Dans l'homme, le cœur ne suffit pas. Il faut, pour le conduire, une tête saine et bien éclairée. C'est le cœur qui sert l'idéal, mais c'est la tête pensante qui doit tout d'abord le choisir à bon escient.

A cet idéal, le propre du sacrifice est d'offrir une douleur. Il porte sur une chose que l'on aime. *Un sacrifice est d'autant plus beau qu'on aimait davantage la chose sacrifiée. Plus haut qu'un sacrifice d'argent est, pour l'homme, le sacrifice de sa liberté, parfois de son nom; plus haut encore, le sacrifice de sa vie.*

Gérant : Pierre Plantard
Tirage 4.500 exemplaires
Imprimerie Poirier Murat, 45, Rue du Rocher (8e)
Déclaration N° 123 du 4-12-42